

Mobile et immobile

Autor(en): **Bouchain, Patrick / Dionne, Caroline**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Tracés : bulletin technique de la Suisse romande**

Band (Jahr): **135 (2009)**

Heft 13-14: **Sur le métier**

PDF erstellt am: **25.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-99766>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Mobile et immobile

Depuis ses origines, l'architecture est la trace matérielle du « vivre ensemble » des hommes¹. En ce sens, elle est le reflet des actes et des institutions sociales et politiques d'une culture donnée. Pour Patrick Bouchain, architecte et constructeur français, le rôle de l'architecte dépasse ainsi largement la simple proposition formelle : relevant d'une approche humaniste qui veut tirer des possibles de la démocratie actuelle, son métier consiste à mettre en scène, de manière ouverte et malléable, des devenirs humains.

TRACÉS : Il y a quelques années, l'architecture dite « nomade » suscitait l'enthousiasme jusqu'à devenir un concept à la mode. Plus récemment, on vantait « l'éphémère » d'une architecture aux allures d'interventions artistiques, qui se pose puis s'efface gentiment. A ces notions, vous préférez l'idée du « provisoire », pourquoi ?

Patrick Bouchain : L'architecture n'est ni nomade, ni éphémère, elle est tout simplement l'objet matériel constituant la ville et le village sédentaires. Par contre, ce qui est mobile

et éphémère c'est la vie des habitants. C'est la raison pour laquelle l'architecture doit être transformable, adaptable aux modes de vie. Je préfère le terme de « provisoire », car dans provisoire il y a deux idées : la première désigne ce qui est prévu en attendant l'état définitif ; la seconde est celle de savoir économiser dans l'attente d'un événement inattendu. Il faut donc construire « pour voir ». Construire une architecture ouverte – non finie – et qui sera, par sa transformation, la trace du savoir vivre de chacun.

T. : Il semble aujourd'hui que l'intérêt général soit plutôt de rendre l'architecture « pérenne », « durable »... Autant de mots rassurants qui évoquent la stabilité, le consensus, l'absence de changement. Votre approche ne se fonde-t-elle pas, par opposition, sur une conception différente de notre rapport au temps et, par conséquent, à l'espace et à l'architecture ?

P. B. : Une architecture simplement pérenne est une architecture morte, incapable de porter un projet de vie éphémère. La vie est une constellation de temps. Le temps varie quand il s'offre au jeu de la perception, tout en restant inlassablement le même. Mais une chose est sûre : le temps passe. Il faut donc le suivre, indéniablement. En ce sens, considérer l'œuvre architecturale comme n'existant que dans le projet et dans sa réalisation formelle est tout simplement ridicule. Refuser toute altérité à l'intégrité du projet est contraire au principe même de la vie. Car sa commande, sa conception,



¹ Dans la tradition moderne, l'origine de l'architecture est souvent associée à la « cabane primitive » – au besoin des hommes de construire un premier abri. Par contre, dans son édition de 1521 des *Dix Livres de Vitruve*, Cesariano illustre le thème des « Origines de l'architecture » par une gravure singulière. On y voit, dans une clairière au cœur d'une épaisse forêt, les premiers hommes découvrant le feu. Le texte fournit quelques explications. D'abord apeurés, les humains apprendront peu à peu à maîtriser la lumière qui brûle et, s'en approchant pour se réchauffer, formeront un groupe. De ce premier rassemblement naîtront le langage et l'architecture. Pour le commentateur de Vitruve, l'architecture dépasse ainsi largement le strict rôle d'abri : elle est la société des hommes et, en même temps, ce qui donne corps à cette société, ce qui la rend manifeste. Voir CESARIANO, CESARE, *Di Lucio Vitruvio Pollione de architectura libri dece traducti de latino in vulgare affigurati : commentati (...)*, Come, Gottardo da Ponte, 1521.

Fig. 1 : Installation de la baraque de chantier de la Condition Publique à Roubaix : les portes et fenêtres récupérées sont posées au sol, au pied de la future façade. L'espace autour de cet agencement spontané est ensuite rempli de panneaux de contre-plaqué.

Fig. 2 et 3 : « Le grand atelier », salle de spectacle du Lieu Unique à Nantes ; les conteneurs métalliques du plafond ont été récupérés au Mali, le plafond suspendu en bois provient de la récupération de pièces de bateaux démolis suite à l'imposition de quotas de pêches européens ; pour habiller les murs, des « bogolans » – tapisseries aux motifs géométriques réalisées par les femmes d'un village malien.



sa construction, son interprétation, son usage et sa transformation font partie de la vie. Et peut-être que le moment de sa construction est le lieu et le temps conscient qui permette la rencontre de tous ceux que le projet concerne. Interdire le chantier au public sous prétexte que c'est dangereux est le premier acte criminel d'une architecture exprimant le mal vivre de notre époque. Le chantier est le lieu de la rencontre concrète avec le réel. Qu'il rassemble élus, citoyens et techniciens dans une situation mêlant actes et pensées, il devient alors le lieu de la transmission des savoir faire et de l'expérimentation des savoir vivre. Dans cette multitude d'actes et de pensées – des plus petits aux plus grandes – s'installe un échange permettant d'aller à la rencontre de l'autre à travers un acte commun : se reconstruire soi-même en construisant.

Une telle rencontre favorise les actes de résistance individuelle, tout en permettant d'exprimer des sentiments – de produire cette émotion intangible qui mène au bonheur. C'est dans ce jeu conscient et inconscient que naît la beauté, fruit de la résolution concrète des problèmes rencontrés. C'est tout le contraire de l'exécution autoritaire d'un devin qui génère un objet « figé », maniéré, si loin de l'enchantement produit par l'imprécision de la vie.

T. : Au chantier vu comme le laps de temps de construction – clos et inaccessible – qui précède la « révélation » de l'œuvre architecturale, vous opposez le chantier comme lieu de rencontre, de partage de connaissances et de débat. La mise en place de ce dispositif implique une participation plus active du projeteur au monde politique, un rôle « nouveau » qui remet en question la formation actuelle de l'architecte. Cette remise en question est-elle souhaitable ?

P. B. : L'architecture est politique. Elle doit être l'expression de la complexité du régime démocratique dans lequel nous vivons. Les hommes sont libres et égaux – c'était déjà difficile à dire, c'est encore plus difficile à appliquer. Comment produire une architecture qui puisse être le reflet de cette déclaration ? En faisant et en corrigeant sans cesse, on peut mettre tout acte à l'épreuve de la loi démocratique. Construire pour qui, pourquoi, avec qui ? Cette attitude implique de constamment confronter tout geste à la réalité culturelle, sociale et économique dans laquelle il prend place. La fuite devant ces réalités ne peut qu'entraîner la perte de l'imagination et des moyens nécessaires pour transformer le monde dans lequel nous vivons. Y a-t-il aujourd'hui des constructions prenant en compte cette réalité ? Je ne le pense pas. Il y a des bâtiments fonctionnels, académiques, mais aucun n'exprime la

Fig. 4 : Espace public de l'Îlot Stephenson à Tourcoing, un projet de logement pour personnes âgées. Les visiteurs peuvent venir placer leur maison sur la grande maquette du projet.

Fig. 5 : Dans le cadre du chantier pour Centre chorégraphique national de Rillieux-la-Pape (F) pour la Compagnie Maguy Marin, les enfants de l'école voisine ont participé à un atelier de maquettes.

Fig. 6 : Conférence publique de Patrick Bouchain à la Condition Publique de Roubaix (F)



4



5



9

complexité démocratique, aucun n'ose expérimenter, en construisant, cette liberté qui nous est offerte.

C'est comme si la liberté démocratique était maîtrisée au travers d'actes bureaucratiques censés nous protéger tous, mais dont la responsabilité n'incombait à personne. Il n'y a plus de réel auteur ou d'acteur : toute expression personnelle devient suspecte, toute interprétation malhonnête... Il n'y a que des représentants méfiants et des représentés mécontents. Alors qu'il faudrait donner plus de moyens de représentation, plus de possibilités de participation à des citoyens qui veulent agir sur des situations concrètes et d'intérêt général : pour se trouver dans une démocratie active, et non bavarde.

C'est seulement dans ces conditions que chacun, reprenant sa propre place, avec son rythme, sa culture, ses envies et ses contradictions, pourra produire cette architecture hospitalière, de celles qui ouvrent à la rencontre de l'autre – cette personne qui d'abord nous est étrangère, mais qui peu à peu devient nécessaire à notre équilibre, à notre reproduction. C'est dans la rencontre de l'autre que l'on peut prendre sa propre mesure, que peines et joies trouvent un écho. Quoi de mieux que de boire un coup, de partager un repas, de construire ensemble et, peut-être, de tomber amoureux ?

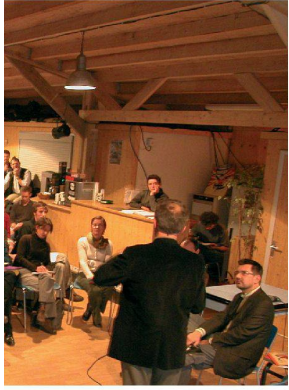
T. : Vous ancrez aussi le projet dans une série d'événements, de moments de grande envergure à caractère festif

Fig. 7 : L'espace public de l'Ilot Stephenson à Tourcoing

Fig. 8 : Dans l'ancienne piscine de Bègles (F), des vagues en bois pour une aire de motricité « à tous âges »

Fig. 9 : Nouveaux vestiaires des Bains de Bègles, près de Bordeaux, transformés en salle à manger pour les ouvriers pour la durée du chantier

(Tous les documents illustrant cet article ont été fournis par l'Agence Reconstruire, droits réservés.)



6



7



8

(installation de la buvette du chantier ou du restaurant de quartier, célébration de l'obtention des autorisations, etc.) qui évoquent les rituels fondateurs des anciens et qui dépassent la coutume actuelle d'une inauguration une fois le bâtiment achevé. Quel rôle tiennent ces moments singuliers dans le projet architectural ?

P. B. : Pourquoi en effet ne pas célébrer l'émission d'un permis de construire ? Quel bel acte que de se voir attribuer par la collectivité l'autorisation de construire et d'apporter sa pierre à l'édifice commun qu'est la ville ? Il ne s'agit pas simplement d'une étape bureaucratique, l'octroi du permis est un l'acte légal, une application de la loi démocratique. Alors comment se fait-il que, depuis sa mise en application, la ville exprime plus que jamais un tel désordre ?

T. : Dans vos projets récents (La friche de la Belle de Mai à Marseille, la Condition Publique à Roubaix, la Vacherie à Blanquefort près de Bordeaux ou encore l'Ilot Stephenson à Tourcoing), il est aussi question de proposer une forme pour le moins inédite de logement social. Une approche qui, plus qu'architecturale (au sens très limité du terme), devient essentiellement économique et, surtout, politique. Pourquoi cette démarche en marge des structures existantes ?

P. B. : Pourquoi le logement social est-il si triste, si homogène ? Est-ce là l'expression généreuse de loger le plus modeste ? Pourquoi n'est-il pas plutôt l'expression de la diversité culturelle de ses habitants ? Je pense qu'avec le

même budget que celui octroyé pour le logement social (en France en tous cas) et avec les mêmes objectifs – « loger le peuple » –, il est possible de construire autrement. Pour cela, il faut revoir les procédures d'attribution, de conception, de construction et de gestion du logement social. Il faut aussi retrouver des outils réglementaires : revenir à des choses simples. Construire en habitant, faire de tous les chantiers des lieux populaires d'échange et d'expérimentation, repartir du bon pied.

Il s'agit surtout d'aller moins vite, de retrouver cette notion très pratique qu'est le « bon sens ». Il s'agit enfin de réintégrer le travail en tant qu'acte culturel et social, pour dépasser l'idée mercantile de la vente d'une force de travail. Ne plus avoir comme seul modèle celui d'être propriétaire, mais revendiquer plutôt le droit à l'usage libre et sécuritaire de son habitation, celui de participer à sa construction, à sa modification, et de pouvoir transmettre ce droit.

Pour cela il faut se mettre dans une situation réelle, confronter la loi des hommes à la réalité de la vie, la maintenir humaine par sa correction permanente grâce à la jurisprudence d'actes observés au quotidien. Il ne suffit que de construire ensemble un abri pour la démocratie – un lieu où il ferait simplement bon vivre avec autrui.

Patrick Bouchain, architecte
Agence Reconstruire
16 rue Rambuteau, F – 75003 Paris

Propos recueillis par Caroline Dionne